

EH BIEN DANSONS MAINTENANT !

Karine Lambert est une photographe belge. Ses clichés sont de minuscules instants essentiels : éclats de rire, de sensualité, de fragilité, de vérité. D'une façon ou d'une autre, avec des images ou des phrases, elle raconte ce qui la touche. *L'immeuble des femmes qui ont renoncé aux hommes* a remporté en 2014 le Prix Saga Café qui couronne le meilleur premier roman belge. Il est publié dans de nombreux pays. *Eh bien dansons maintenant !* est en cours de traduction en plusieurs langues.

Paru au Livre de Poche :

L'IMMEUBLE DES FEMMES QUI ONT RENONCÉ AUX HOMMES

KARINE LAMBERT

*Eh bien dansons
maintenant !*

ROMAN

JC LATTÈS

Éditions Jean-Claude Lattès, 2016.
ISBN : 978-2-253-06988-1 – 1^{re} publication LGF

*Au premier amour,
au dernier amour...*

Il est grand temps de rallumer les étoiles.

Guillaume Apollinaire

Elle avait finalement choisi celui en acajou avec quatre poignées en cuivre. Le modèle 328 : vingt-deux millimètres d'épaisseur, doublé de satin, antitermite, résistant à l'humidité. « Inaltérable », d'après l'employé des pompes funèbres. Étanche à tout. Sauf au repos éternel.

« C'est à vous de choisir, madame. »

Depuis trois jours cette phrase résonnait en elle comme un coup de marteau. Décider si le cercueil devait être ouvert ou fermé, si la photo serait en couleurs ou en noir et blanc, si le traiteur servirait des sandwiches mous ou des pains surprises. Et puis, devait-on absolument entourer la couronne mortuaire d'un ruban blanc qui proclamerait *À mon cher mari ?*

« C'est à vous de choisir, madame. »

Menue dans son tailleur de circonstance gris perle, un rouge à lèvres discret en harmonie avec le

fard à joues, elle fixe la tombe. Digne et impeccable, c'est ainsi que l'aimait Henri. Cinquante-cinq ans et dix-sept jours de mariage. Le seul homme qu'elle ait connu, le seul homme qui l'ait vue nue. Quinze mille réveils partagés et un matin, le dernier. Dans le lit jumeau, il n'avait pas ouvert les yeux. On pouvait lire sur l'annonce nécrologique *Parti en toute légèreté pendant son sommeil*. Un écart aux usages qui n'avait pas plu à son fils unique, Frédéric.

Inconcevable qu'il soit là, à l'intérieur de cette boîte que les fossoyeurs vont descendre dans le trou puis recouvrir de terre. Autour d'elle des silhouettes familières : le docteur Dubois, les notables de la région et des cousins éloignés venus de province. Sa fidèle Maria lui adresse un signe de tête discret. Marguerite Delorme est désormais la veuve du notaire. À ses côtés, dans un costume noir, Frédéric, mordillant sa lèvre inférieure pour museler toute émotion, lui tient le coude. Carole, sa belle-fille, a posé la main sur l'épaule de leur fils Ludovic. Tout à l'heure à l'église, il a dit quelques phrases sur ce grand-père avec qui il partageait peu de mots mais une même passion pour le tennis. Le petit garçon lisait son papier en tremblant, il était revenu s'asseoir à côté de sa grand-mère et elle avait caressé sa joue. Émue, Carole avait détourné le regard.

Les croque-morts descendent lentement le cercueil dans le sol éventré. Elle ferme les yeux et serre la main de Ludovic. Son fils lui tenaille le coude encore plus fermement. Quand les cordes remontent, elle a l'impression que le plus difficile est derrière elle.

Les gens défilent : la courbette de madame Machin, le commentaire de monsieur Untel, comment est-elle censée réagir ? Elle accepte courtoisement l'assaut de condoléances.

— Quatre-vingt-cinq ans, c'est un bel âge.

— Il a eu un parcours exemplaire.

— Je vous souhaite beaucoup de courage.

Des étrangers lui étreignent la main et la gardent longtemps, silencieux. Qui sera le suivant ? Elle se demande si quelqu'un va se tromper et lui dire sincères félicitations.

Puis viendra le temps de la valse des zakouskis et des tasses de café. La veille, elle a visualisé le déroulement de la cérémonie et maintenant elle est là, en chair et en os. Les idées confuses après une nuit d'insomnie et la chaleur inhabituelle de ce mois de septembre.

À chacun elle répond :

— Ça va aller.

Comme si c'était elle qui devait les consoler. Et parce qu'elle n'a rien d'autre à espérer. Elle ne croit pas aux retrouvailles dans l'au-delà. Il y avait Henri et Maguy. Il ne reste que Maguy.

Elle a refusé que la réception se déroule dans la salle communale à côté de l'église. Elle préfère les pièces en enfilade de sa maison bourgeoise, entourée de ses meubles et de ses bibelots. Un repère au milieu de ce qu'elle ne maîtrise plus. Le regard des autres la redéfinit, elle est passée en mode sépia. Des voix ouatées s'entremêlent dans sa tête : « Il faut absolument qu'elle pleure », « Assieds-toi », « Bois quelque chose », « Tu veux un thé, une aspirine, un calmant ? ».

Elle répète les seuls mots à sa disposition.

— Ça va aller.

Sur le pas de la porte, Frédéric l'embrasse sur le front comme il a toujours vu son père le faire. Ludovic se blottit dans sa jupe et murmure :

— Je t'aime grand-mère.

Tout à coup, son salon lui semble immense. Oui, ça va aller. Elle va franchir le cap de Bonne-Espérance, traverser l'Atlantique et, si elle a encore un peu de force, gravir l'Everest. Henri aurait sans doute pensé que les petits fours au chèvre étaient en nombre insuffisant.

Elle vacille, se rattrape au guéridon, le vase rempli d'œillets se renverse. Elle regarde les éclats de verre, l'eau qui détrempe le tapis et les fleurs agonisantes lui font monter les larmes aux yeux. C'est toujours lui qui fermait la porte de la maison à clé. À double tour. « On n'est jamais trop prudent », disait-il. Elle enlève ses chaussures, la veste de son

tailleur de veuve et se laisse tomber sur le divan, désespérée. Hélène lui manque. Sa sœur l'aurait entourée et ses bras auraient accueilli son chagrin. Qu'aurait-elle pensé des trois sonates de Chopin pendant la messe ? « On aurait dû jouer un bon rock pour faire bouger tout ce petit monde. » Sa belle Hélène n'est jamais loin.

Elle allume machinalement la télévision qui diffuse éternellement les mêmes jeux avec des rires et des cris de gagnants. « Pathétique et ridicule », aurait commenté son mari. Elle regarde le fauteuil vide, c'est toujours là qu'il s'asseyait. Un whisky écossais posé sur la table, il passait d'un débat politique à une émission économique. Elle se plongeait dans un livre. Sans un regard, sans mots d'amour, sans un mot plus haut que l'autre non plus. Un homme et une femme, deux corps et deux âmes. Lui : raide comme un acte notarié. Elle : la flamme d'une bougie qui tremble mais ne s'éteint pas. Aujourd'hui, héritière de la télécommande, elle ne maîtrise pas les touches. À l'écran, un documentaire nippon sur la pêche au thon.

Quand il rentrait de l'étude, Henri ouvrait sans bruit la porte de la maison, accrochait son manteau et son chapeau dans l'entrée et, sans lui signifier sa présence, disparaissait dans son bureau pour n'en sortir que quand elle annonçait : « Le dîner est servi. »

Le premier jour de leur vie commune, il avait énoncé ses directives. Marguerite, c'était trop long, trop floral, et Maguy s'accordait mieux avec Henri. Son nom de baptême ne fut plus prononcé qu'à de rares occasions et jamais en présence de son mari. Elle ne travaillerait pas. Unique concession : le bénévolat à la bibliothèque municipale deux fois par semaine. Elle porterait exclusivement des robes et un chignon, comme la première fois qu'il l'avait vue. Ils n'auraient pas d'animal de compagnie. Un seul enfant, de préférence un garçon. Et sur un ton qui n'encourageait pas la contradiction, il avait conclu : « Il serait souhaitable que nous continuions à nous vouvoyer. »

Heureusement il y avait eu Frédéric. À la naissance de leur fils, Henri avait imposé le prénom de son compositeur préféré et, peu avant ses six ans, il l'avait inscrit au pensionnat Saint-Roch. Marguerite avait pleuré puis s'était consolée en imaginant son enfant unique plus heureux au milieu de camarades de son âge. Elle se réjouissait de le retrouver le week-end et organisait des pique-niques et des sorties au poney-club pour rendre le samedi et le dimanche mémorables. Les autres jours s'écoulaient à côté d'Henri. Il achetait *Le Monde* chaque matin et commentait les fluctuations des marchés boursiers entre le potage et le dessert au dîner. Marguerite écoutait poliment ce charabia en hochant la tête de temps en temps. Et le premier jeudi de chaque

mois, Maria astiquait l'argenterie. Henri et Maguy Delorme recevaient.

Au début de leur mariage, il prenait des bains remplis à ras bord de mousse. Il pouvait rester une demi-heure les yeux fermés, le torse émergeant de l'eau, fredonnant quelques notes de musique, d'une voix presque agréable. Il ne le faisait nulle part ailleurs. À quelques mètres de la porte entrouverte, elle attendait qu'il l'appelle et lui demande de le rejoindre. Un jour elle avait osé : « J'aime bien quand vous chantez dans la baignoire. » Il s'était enfermé à clé. Elle collait son oreille pour l'entendre encore, guettant le remous de tous les possibles.

Ils formaient un couple policé, sans surprise ni dispute. Les seules mimiques qu'il s'autorisait : un sourcil froncé ou une moue désapprobatrice. Patiente et discrète, ne dévoilant pas ses états d'âme, elle s'était accommodée de son caractère. Elle n'avait pas connu d'autre homme et, en l'absence de consignes maternelles quant à la façon d'honorer son époux, leur existence se consumait sans mode d'emploi. Leurs nuits aussi dignes et impeccables que leurs jours. Pourtant elle était persuadée que cet homme droit et pudique l'aimait à sa façon.

Immobile, en peignoir de flanelle et pantoufles de velours, face à un pêcheur japonais brandissant un thon au bout de son harpon, Marguerite murmure :

— J'ai soixante-dix-huit ans, qu'est-ce que je vais faire de ma vie ?

Marcel Guedj sort du cinéma et jette un dernier coup d'œil à l'affiche du film *El Gusto*. Il n'a pas envie de descendre les marches du métro et encore moins de rentrer chez lui. Les mains dans les poches, il déambule sur les Grands Boulevards. Des mois qu'il n'avait plus mis les pieds dans une salle obscure et ces hommes séparés depuis cinquante ans, à nouveau réunis pour jouer de la musique chaâbi et revivre leur jeunesse, l'ont bouleversé. Alors il continue d'errer au hasard des rues de Paris et se remémore ce jour de novembre 1954 où il a quitté son pays.

Son père avait senti le vent tourner. Les indépendantistes avaient saccagé son exploitation agricole, désormais rien ne serait plus pareil. Ils devaient fuir avant que les événements ne s'aggravent et que le ciel ne s'assombrisse tout à fait. La famille laissait derrière elle la maison près de la rivière et les ancêtres dans leurs tombes. Marcel abandonnait

son institutrice, ses camarades de classe et le terrain de foot. Il venait d'être promu avant-centre et devait jouer à sa nouvelle place la semaine suivante. On avait donné le chien Oscar à une voisine. Elle avait juré qu'elle s'en occuperait et qu'à leur retour il serait là. Personne n'y croyait mais tout le monde mimait l'impossible.

Un cousin germain qui vivait en métropole avait envoyé une lettre que le père avait fièrement lue à ses fils.

Cher André,

Nous serons heureux de vous retrouver, toi, ta femme et le petit Marcel qui doit être grand maintenant. Je vous ai déniché un appartement, il est situé non loin de ton futur travail. Parce que, oui, tu lis bien, je t'ai trouvé un poste de jardinier à la municipalité de Vincennes, ainsi tu resteras proche de la terre que tu aimes tant. Vous serez à l'étroit mais, comme tu le dis souvent, le vent tournera un jour dans la bonne direction. J'ai une autre grande nouvelle : j'ai repéré un meublé pour tes amis et leur fille Nora, s'ils vous accompagnent encore. Quand je suis rentré en France il y a dix ans et que j'ai vu sur le fronton d'une mairie, écrit en lettres grasses dans la pierre, Liberté – Égalité – Fraternité, je me suis dit : ne cherche plus, tu es au bon endroit. Olga se réjouit comme moi de vous retrouver. Appelle-moi quand tu seras à Marseille pour me dire quel train tu prends. Tu descendras à la

gare de Lyon, je serai là pour vous accueillir. Bonne traversée. Je t'embrasse.

Ton cousin Maurice

Robert, le fils aîné mécanicien de dix-neuf ans, voulait encore croire à l'Algérie française, il avait décidé de rester, quoi qu'il en coûte. Marcel avait refusé de le serrer dans ses bras, préférant partir sans un dernier regard. Deux frères ballottés sans ménagement par les imprévus.

Ils avaient tout empaqueté à la hâte, gardé le service à thé et la cocotte-minute, mis de côté les matelas, quitté leur maison de nuit, laissant du linge au balcon pour faire croire à une présence. Les meubles suivraient plus tard. Et pour le reste, *inshallah* !

Leurs voisins les Ben Soussan et leur fille Nora avaient pris la route eux aussi. Le même choix d'échapper à la violence et de se mettre à l'abri d'une situation devenue inquiétante. C'était cette perspective qui déposait un peu de baume sur le cœur meurtri de Marcel : Nora faisait partie du voyage. Il l'emmenait depuis toujours en haut des collines pour échanger des serments légers comme le vent et lui faire découvrir les chemins sinueux entre la Grande Ourse et la Chevelure de Bérénice. Une enfance bénie des dieux.

Sur le quai numéro trois, rien n'évoquait un exode. Des touristes débarquaient, le marchand d'oranges n'avait pas fermé boutique, la vie continuait comme si la vague d'attentats du début du mois n'avait jamais eu lieu. Seules quelques maisons éventrées préfiguraient l'avenir. André avait pris sa décision et il s'y tiendrait. En première page de *L'Écho d'Alger*, il était écrit : « Partir à temps. » Marcel regardait son père comme un héros. Il avait une confiance absolue en lui et l'aurait suivi au bout du monde sans poser de questions.

À dix-huit heures trente, cette nuit du 29 novembre 1954, le *Sidi Mabrouk* avait quitté le port d'Alger. Il lui faudrait douze heures pour rallier Marseille. Des mouchoirs s'agitaient : de minuscules adieux qui coupaient en deux des existences. Des passagers aux visages défaits s'accrochaient au bastingage, conscients qu'ils ne reviendraient pas sur cette terre où cinq générations les avaient précédés. L'estomac noué, ils regardaient, hébétés, les montagnes disparaître derrière les lignes des maisons blanches d'El-Bahdja, la radieuse, et leur pays se dérober. Le désespoir de tout laisser et la peur de l'inconnu se lisaient dans leurs yeux. Le jeune garçon voyait son père pleurer pour la première fois. Les hommes redeviennent des enfants quand ils quittent leur patrie.

Marcel contemplait la Voie lactée. Aucun ciel ne ressemblerait à celui-là. À douze ans, il croyait

fermement que ces étoiles étaient uniques et qu'il ne les reverrait plus jamais. Pour lui, à cet instant, une seule chose comptait : la main de Nora dans la sienne. Deux mômes traversaient une mer immense vers un pays dont ils ne savaient rien. On leur avait dit : « On part à Vincennes près de Paris, la capitale de la France. On ira voir la tour Eiffel, un échafaudage d'allumettes en fer. »

Entre trois valises en carton et deux sacs en toile de jute, les parents de Marcel avaient fini par s'endormir. Au loin, de l'autre côté du pont, on avait entendu un vieux chant populaire. Un accordéon, un banjo, un tambourin, semblables à des chevaux noirs lancés au galop, puis le lent et triste trémolo de la flûte qui s'élevait comme une âme perdue dans le brouillard, se mêlant aux voix des hommes et des femmes. La musique chaâbi les avait pris aux tripes, leur faisant tourner la tête comme à la fête du village. Juifs, musulmans, chrétiens, Français, Algériens, tous unis. Marcel avait fermé les yeux. bercé par la mélodie, il n'avait plus peur et il s'était fait la promesse que la vie serait belle dans la petite ville de Vincennes, parce que Nora était de l'aventure.

Il s'éloigne des Grands Boulevards. Marcher lui fait du bien. Il veut encore revivre les zooms et les travellings arrière.

Serrés les uns contre les autres, entourés de tout leur barda, tel un clan d'émigrants, les Guedj et les Ben Soussan formaient un groupe hétéroclite devant la gare de Lyon. Des murs gris crasseux à l'infini, des façades étroites, un géranium anémique oublié sur un rebord de fenêtre, un ciel uniforme, un fin crachin. C'était donc ça la capitale de la France ?

Ils avaient emménagé à Vincennes dans l'appartement provisoire déniché par le cousin Maurice. Il faisait rudement froid ce premier hiver et il n'y avait qu'un poêle à charbon, dans la cuisine. On y faisait également chauffer une bouilloire pour les ablutions du soir, le matin on avait droit à l'eau glacée. Marcel n'appartenait plus à l'Algérie mais ne se sentait pas métropolitain non plus. La cour de récréation en béton avait remplacé la terre battue, les marronniers les orangers et la pluie cachait le soleil. Heureusement Nora était dans la même école que lui. Les deux familles se retrouvaient pour partager des boulettes épicées, le rituel du thé à la menthe – plantée en douce dans un coin du jardin municipal – et de la musique chaâbi aux vertus thérapeutiques. Les deux pères joueraient et chanteraient jusqu'à la fin de leurs jours. Marcel et Nora s'inventaient des collines dans le bois de Vincennes et tentaient d'apprivoiser leur nouvel univers en jouant à cache-cache dans les ruelles du quartier. On ne montait plus à dos de bourricot, on ne capturait plus de salamandres dans les rochers,

on découvrait les baguettes et le saucisson. On devenait citadin.

Il allait fêter ses quinze ans quand la nouvelle était tombée. Pire qu'une tempête de sable. Nora n'était pas venue en classe ce jour-là. Quand il était rentré à la maison son père l'attendait sur le pas de la porte. Il lui avait simplement dit : « La grand-mère de Nora a été hospitalisée d'urgence, ses parents n'avaient pas le choix, ils sont tous rentrés au bled. »

Pour Marcel la vie devenait une succession de départs et d'arrivées. Sans elle, Vincennes n'avait plus d'intérêt et l'Algérie lui manquait plus que jamais. Dans ses nuits d'insomnie la même question tournoyait dans sa tête : pourquoi ne m'a-t-elle pas dit au revoir ? Ce silence lui mangeait le cœur. Et lui, pourquoi ne l'avait-il jamais embrassée ?

Mais encore une fois, le quotidien avait repris ses droits. Sous le sapin de Noël, une grande boîte contenait un télescope et chaque soir en observant les étoiles dans le ciel de Vincennes, il se disait qu'elle les regardait peut-être aussi, là-bas.

Ses parents l'avaient inscrit dans un lycée professionnel où il avait passé son bac. Tous ses camarades de classe avaient déjà choisi un métier alors que lui se perdait dans des rêves impossibles et se cognait aux quatre coins de la vie. Il avait travaillé un mois dans un garage pour se sentir proche de son frère mais il détestait l'odeur du cambouis.

« Qu'est-ce qu'on va faire de toi ? » lui avait dit son père. Pendant les vacances, il avait trouvé un petit boulot d'étudiant au zoo de Vincennes. Les animaux en exil l'avaient immédiatement fasciné et il avait postulé pour la place de soigneur qui allait se libérer. Des collègues sans histoires et sans fantaisie laissaient le champ libre aux rencontres insolites. Il connaissait chaque écaille du python de la cage numéro trente-sept devant laquelle il passait tous les matins, la tortue d'eau avec son bandage à la patte et le tigre du Bengale avec ses moustaches qui remontaient comme s'il riait. Et il s'engouffrait ébahi dans cette jungle au milieu de la ville, où régnait une odeur de sciure et de crottes de souris, cherchant l'oiseau rare que personne n'avait encore jamais vu. Il était chez lui dans ce petit paradis.

Entre la douce élégance des girafes et l'espièglerie des singes, sept ans avaient passé. Un jour, cachée sous des mandats postaux et une publicité pour la nouvelle grande surface, une carte postale, affranchie à Mouzaïa en Algérie : *Je reviens. Vincennes me manque et pas seulement Vincennes.*
Nora.